

Sujet de la séance : Le Phèdre de Platon 3

Après avoir interrogé les critères permettant d'apprécier la beauté ou le manque de beauté d'un discours, Platon engage comme dernier sujet de son dialogue, la question de la différence entre l'écrit et l'oralité. Celle-ci semble nouvelle, bien que préparée et même active dès le début. N'est-ce pas là l'indication de son importance pour une juste interprétation de l'ensemble du Phèdre ? La séance a été consacrée à l'analyse de cette fin du dialogue (à partir de 274b), guidée par lecture qu'en a faite Alain Cugno.

La question prend place d'entrée de jeu dans la préoccupation récurrente du dialogue qui est de « plaire aux dieux », et d'accueillir la positivité du délire amoureux enveloppant toute recherche et toute expression du vrai, du juste et du beau. Recourir à un mythe pour parler de ce qui distingue l'écrit et l'oralité est tout ensemble faire parler l'autorité des vieux récits, et la voix des dieux, ce que sont Theuth inventeur génial de multiples arts et le sage Thamous roi de Thèbes (un dieu politique s'occupant des affaires humaines). Mais le différend entre eux ne sert nullement à fonder une condamnation de l'écrit, qui n'est qu'apparente et provisoire. Il vise le rappel de ce qui fait l'essence du beau discours, qu'il soit oral (*écrit* tout de même dans l'âme) ou écrit : son attache généalogique à la parole divinatoire première. Or, si « les premières paroles divinatoires sont sorties d'un chêne » (275b), alors, si difficile et long soit le chemin pour discourir en beauté et vérité (274a), il n'en requiert pas moins une aptitude à la simplicité. L'enracinement dans la vérité, qui requiert à la fois simplicité et labeur, ne signifie pas un accès direct à celle-ci. Seul est vrai ce que je découvre moi-même à partir du récit d'un autre (AC). La vérité surgit par l'extériorité d'un autre parlant, qu'il s'agisse de la parole originaire ou de la parole mesurée par son utilité sur les destinataires.

L'écriture peut s'avérer une mauvaise extériorité, à l'instar de la rhétorique quand elle n'est que règles formelles. (275c) C'est la répétition du même qui est la faiblesse de l'écrit (AC). Là où l'on s'en tient à une imitation, comme en peinture, la dimension vivante intrinsèque à la vérité est perdue. En somme l'enseignement de la fin du Phèdre ne cesse d'être politique, en ce qu'il invite avant tout à comprendre cet enjeu de l'extériorité qui réunit la question de la beauté-vérité du discours et celle du mariage naturel de la singularité individuelle et de l'espace communautaire. Le discours, comme la lettre, comme la loi, peut être extériorité morte, ou extériorité vivante. Il et elles peuvent s'écrire depuis le cœur en vue d'une utilité réelle, attentive à qui est chacun, permettant une libération de la liberté d'être soi pour celui qui l'accueille : les discours valent quand ils donnent la parole à l'autre (AC), ou au contraire comme privation de la liberté, interdiction du singulier sous prétexte du commun. « Entre amis tout est commun » dit Phèdre en clôture du dialogue. Il se peut que Socrate songe à cet instant qu'à l'inverse, entre eux, tout est différent.

L'élan divin vers toujours plus de vérité et de beauté n'est-il pas le fait de chacun, selon ses dons propre et selon sa volonté personnelle ? La prière finale de Socrate au dieu Pan n'est-elle pas qu'il lui accorde une beauté intérieure, qui ne pourra s'accorder à la beauté extérieure que si cette dernière en est l'émanation ?

En parlant de *dissimulation de la texture* d'un texte (et en l'occurrence du Phèdre) en introduction à son commentaire *La pharmacie de Platon*, Derrida ne suggère-t-il pas le sortilège de l'écriture qui est d'éprouver sérieusement chacun de ses lecteurs par son art, son jeu permanent de la vérité sous les dehors de la non-vérité, de l'absence sous ceux de la présence, la différance du texte écrit étant commandée par la disparition de la présence originaire ? L'écriture est un jeu. Comme l'art, elle ne cesse d'ouvrir la possibilité du double, du simulacre, s'auto-anéantissant dès qu'elle joue le jeu du sens et de la vérité, renaissant à elle-même dans sa disparition même. L'art et l'écriture, ces jeux qui ne peuvent pourtant exister que s'ils sont innocents, guère plus qu'amusants, sont donc à prendre au sérieux, au dire de Platon. Derrida cite à ce propos ce passage des *Lois* (803b) : « Assurément les affaires humaines ne valent pas qu'on les prenne au sérieux ; cependant nous sommes forcés de les prendre au sérieux, et c'est là toute notre infortune. (...) Où donc est la voie droite ? Vivre en jouant, et jouant des jeux tels que les sacrifices, les chants, les danses, qui nous feront capables et de gagner la faveur des dieux et de repousser les attaques de nos ennemis... » Sur la duplicité de l'écriture et sur celle non moins certaine de l'art, se déclare l'un des enseignements principaux du Phèdre : les moyens humains pour atteindre et dire la vérité, la justice et la beauté, sont suspendus au bon vouloir des dieux.